

A l'Espace Arlaud, l'exposition «Eden perdu?» célèbre les écosystèmes en faisant dialoguer œuvres plastiques et sciences naturelles. Non sans rappeler qu'il est urgent d'agir

La biodiversité, aussi une affaire d'art

SAMUEL SCHELLENBERG

Lausanne X L'exposition a été programmée bien avant l'été caniculaire et la sécheresse qui joue les prolongations. «Eden perdu?», à l'Espace Arlaud de Lausanne, n'en tombe pas moins à pic: réunissant œuvres plastiques et prêts du Naturéum, elle suscite une discussion féconde sur la biodiversité à sauver, en ville comme à la campagne.

L'exposition veut «toucher le public, l'enchanter, lui permettre de mesurer l'importance des espèces animales ou végétales disparues ou menacées par les activités humaines et, ensuite, lui donner envie d'agir pour le vivant», formule l'artiste Anne-Lise Sailen dans le catalogue de l'exposition. Commissaire du parcours, elle présente ses œuvres dans plusieurs espaces de la vénérable bâtisse, aux côtés des dessins ou broderies d'Elodie Tribut, des sculptures métalliques de Philippe Ioset et des photos de Benoît Renevey. Le tout est accompagné par des animaux empaillés et autres contenus scientifiques provenant du Naturéum, l'autre nom du Musée cantonal des sciences naturelles, ou de la Ville de Lausanne et de son Service des parcs et domaines.

Adieu les hêtres?

Le dialogue art et sciences est illustré au premier degré dans la série *Quand l'art rencontre la science* (2022) d'Anne-Lise Sailen, à l'étage supérieur. Ses arbres dessinés à l'encre de Chine et au crayon répondent aux plantes mentionnées dans plusieurs articles scientifiques découpés. Des mots manuscrits complètent les compositions, mentionnant par exemple que le chêne est l'habitable d'au moins 2300 espèces, faune et flore confondues.



Commissaire de l'exposition, l'artiste Anne-Lise Sailen expose plusieurs œuvres à l'Espace Arlaud

Ce grand arbre cache «La forêt», thématique qui lance l'exposition au rez-de-chaussée, avec une introduction thématique de l'écrivaine Silvia Ricci Lempen. Les œuvres sont ici aussi celles d'Anne-Lise Sailen, accompagnées, comme dans le reste de l'exposition, de nombreuses questions-réponses. Les hêtres vont-ils disparaître de nos forêts? Probablement. La pollution lumineuse nuit-elle aux chauves-souris? Evidemment. Quelle est la plus grande forêt du Plateau suisse? Le Bois du Jorat. Pour questionner la notion de «nuisible», un renardeau et un blaireau empaillés nous regardent depuis une vitrine.

Cette présence d'animaux naturalisés est a priori d'un autre temps, non sans sous-entendre aussi la mort qui menace les bêtes. Dont aucune n'a été mal-traitée pour l'occasion, ajoute-t-on dans un film.

Oiseauxurdico

Le chapitre des prairies est accompagné des photos de Benoît Renevey. On y apprend que le hérisson se plaît en ville, où parcs et jardins lui offrent davantage de gîtes et de nourriture que la campagne pesticide-fiée. Quant aux oiseaux du volet suivant, ils sont au cœur des œuvres d'Elodie Tribut. Avec un trait précis et appliqué, l'ar-

tiste agrément cartes géographiques ou pages de vieux dictionnaires avec ses volatiles dessinés au stylo à bille, de la

Les marais et tourbières sont deux fois plus efficaces que les forêts pour stocker le CO2

poule d'eau à la mouette rieuse en passant par le héron ou le moineau. Une série de mou-

choirs affiche des oiseaux morts brodés en rouge, ainsi que cette mise en garde: «Le printemps sera bientôt silencieux».

Les ajouts didactiques évoquent la diète déséquilibrée des oiseaux de ville – ils reçoivent trop de chips! –, le carnage provoqué par les innombrables chats ou la raréfaction des espèces nicheuses, dont 40% sont menacées en Suisse. Ah et savez-vous pourquoi le pic n'a pas mal au crâne malgré les martèlements qu'il pratique? C'est grâce à sa langue gluante: enroulée à l'intérieur du crâne, elle forme un coussin amortisseur.

On retrouve les photos de Benoît Renevey dans «Les milieux

humides», avec bécassine des marais, sarcelle d'été ou grenouille rieuse sur son nénuphar jaune. L'occasion d'apprendre que les libellules peuvent voler à 36 km/h, que les marais et tourbières sont deux fois plus efficaces que les forêts pour stocker le CO2 ou qu'il y a quelque 5000 castors en Suisse, contre zéro lors de leur réintroduction en 1956.

Bêtesmétalliques

A côté, «Nous les humains et la biodiversité» comporte les surprenantes sculptures animales de Philippe Ioset, entièrement réalisées à partir d'objets métalliques récupérés – haches, scies, fourche, clé à molette, ciseaux... On peut jouer à reconnaître les bêtes copiées, tout en apprenant que le recyclage n'est pas une invention humaine et que la disparition d'une seule espèce animale ou végétale peut affecter durablement un écosystème.

L'exposition se termine à l'étage supérieur, où on retrouve les œuvres peintes, dessinées ou sculptées d'Anne-Lise Sailen, après un survol mondial des bonnes pratiques en matière de cultures durables, souvent ancestrales. Avec ses arbres réalisés en fer, acrylique et papier de soie, ou des collages exprimant des partitions, les pièces accompagnent «La biodiversité, ça rend heureux», qui rappelle les bienfaits de la marche en forêt ou de l'écoute des chants d'oiseaux, ces puissants anxiolytiques.

Des collages et autres œuvres aux pastels à l'huile de couleur chaude accompagnent une réflexion sur «Comment favoriser la biodiversité». Il y est question de réintroduction d'espèces disparues, de créations de mares ou d'accueil des oiseaux dans son jardin. Pour un futur qui chante. I

Espace Arlaud, Lausanne, jusqu'au 15 novembre, me-ve 12h-18h, sa-di 11h-17h, espace-arlaud.vd.ch